

UCLA

Paroles gelées

Title

L'Antiaméricanisme intellectuel français : l'exception culturelle par excellence? (Revisited)

Permalink

<https://escholarship.org/uc/item/8572s2pb>

Journal

Paroles gelées, 23(1)

ISSN

1094-7264

Author

Glaziou Tavares, Maria Manuella Coelho

Publication Date

2007

DOI

10.5070/PG7231003175

Peer reviewed

L'Antiaméricanisme intellectuel français: l'exception culturelle par excellence? (Revisited)⁹³

Maria Manuela Coelho Glaziov Tavares, University of Coimbra

Ma seconde incursion aux U. S. A.⁹⁴ n'a sans doute point affaibli l'argumentation soutenue dans ma communication originelle. Toutefois, tout naturellement, cette dernière a été assujettie au processus d'une relecture post-Los Angeles. Ce voyage a peaufiné ma vision et mon imaginaire de l'Amérique et m'a menée à repenser mon interprétation de la plus récente des œuvres de Bernard-Henri Lévy, *American Vertigo: Traveling America in the Footsteps of Tocqueville*.⁹⁵

Le but était de convaincre l'auditoire que l'*intelligentsia* française mène, depuis plus de deux cents ans, une guerre unilatérale (« unipolaire » est un terme plus à la mode ci jours-ci), préventive et imaginaire contre l'empire (?) américain. Cette offensive, joyau de l'exception française qu'elle sublime et définit, est plus généralement dénommée « antiaméricanisme français ». Il s'agit d'une forme exceptionnelle de défense de l'« exception française » qui, fort heureusement d'ailleurs, selon l'opinion des anti-américains, est aussi la proie d'une exception confirmant la règle.

Il faut donc revenir à l'infrastructure théorique de la première communication écrite pour pouvoir comprendre l'analyse postérieure. Une valse à trois temps ; 1) Une définition sommaire de l'antiaméricanisme intellectuel français ; 2) une présentation de l'exceptionnel phénomène anti-ville américaine, si cher aux intellectuels français, par le biais des œuvres de Louis-Ferdinand Céline (*Voyage au bout de la nuit*), Simone de Beauvoir (*L'Amérique au jour le jour 1947*) et celle de Bernard-Henri Lévy (*American Vertigo*); et, finalement, 3) la rédaction d'une nouvelle conclusion ou celle d'une conclusion nouvelle, plus personnelle, écho de l'évolution et des remous de l'après-L.A. C'est dire à quel point l'exceptionnalité française est envisagée et envisageable aux quatre coins du monde, y compris et surtout même, en plein cœur de l'Amérique médiatisée.

L'antiaméricanisme intellectuel français est un phénomène d'exception qui repose sur trois piliers : sa longévité, ses serviteurs infatigables et leur intarissable discours dépourvu de la pensée rationnelle mais comblé de l'expression déchaînée de sentiments contradictoires. Les antiaméricains français érigent leur Amérique sur une image déformée, à partir d'une vision amblyope de la même, focalisée surtout sur ses défauts, grossis par une loupe pointilleuse. Il semble que la seule vraie *exception culturelle française* soit celle de ce puissant et si déroutant mouvement antiaméricain intellectuel qui s'acharne à produire un discours stéréotypé, remâché, parfait de données subjectives reposant sur la rancune et l'orgueil contrefait. Ce bêtisier ne sied guère aux préceptes de la pensée cartésienne.

L'hyperbole est la figure de style de choix de cette obsession (Revel), de ce prêt-à-penser rétrograde et chauvin (Pierre Rigoulot), de cette longue tradition bicentenaire unissant tous les secteurs politiques, religieux, philosophiques et littéraires (*E Pluribus Unum!*) qui se constitue au gré des vents de l'Histoire et des petites histoires du quotidien des relations franco-américaines. L'antiaméricanisme intellectuel "made in France" que l'on aurait cru pondéré est un leurre : il est excès, abcès et volupté. Cette passion malade est prisée par l'élite culturelle et par la "France profonde". Cette exceptionnelle attitude intellectuelle française est à double tranchant : les intellectuels qui s'en éloignent sont forcément exceptionnels et les "American Studies" s'enrichissent sur l'Amérique aux dépens de la verve anti-américaine. L'anti-américanisme devient alors une forme exceptionnelle de découverte de l'Amérique, de la France et de leurs relations et l'une des plus passionnantes formes d'expression de l'*exception culturelle française*.

Quelle est l'origine de l'expression *exception culturelle française*? Elle surgit ponctuellement d'abord dans les années quatre-vingt lorsque la loi Toubon déclare la guerre à l'usage et l'abus des termes anglophones dans la vie quotidienne et culturelle française. Elle est officialisée vers 1993, par les producteurs et réalisateurs du cinéma français. Il faut lutter

contre le malfaiteur GATT (General Agreement on Tariffs and Trade) dont les accords toujours plus tendancieux du côté du cinéma américain, sont en passe de juguler la production française. Il faut avouer que, grâce à cette forme de résistance, l'irréductible village des producteurs français s'impose à l'ogre de l'économie assurant à la culture le droit d'être protégée et subsidiée.⁹⁶

C'est donc pour faire face à une éminente, somme toute imaginaire, invasion américaine du cinéma européen, dans un contexte éminemment culturel (et bien sûr également économique), que l'expression naît. Depuis lors, elle est sur toutes les bouches, utilisée dans tous les contextes, en particulier lorsque l'Amérique est tenue pour l'ennemie.

"L'exception culturelle" est devenu un *catch phrase* permettant aux Français qui se sentent menacés culturellement de se défendre et d'attaquer, en particulier, le fameux *empire américain* dont l'existence et la définition historico-conceptuelle restent à définir. L' "exception culturelle française" pour les antiaméricains consiste donc en l'affirmation (par la répétition) de la suprématie culturelle, civilisatrice et historique de la France. Le terroir, le territoire, la communion des souches et des intérêts, la démocratie, le culte de la liberté individuelle, l'Histoire, les grands hommes sont les ingrédients de la potion magique "exception culturelle française." Dans le cadre restreint des relations franco-américaines, l'exceptionnalisme américain est scrupuleusement omis sauf lorsque le *Manifest Destiny* est invoqué.⁹⁷ Bien évidemment, tous les pays bâtissent leur exceptionnalité sur ces mêmes prémisses mais au demeurant, pour les Français, elles n'existent qu'en France. Cette exception est d'autant plus perceptible quand elle se regarde dans le miroir de l'Amérique. La France s'affirme dans la comparaison quand elle prône l'indifférence.

La ville américaine a été exceptionnellement prisée (pour le meilleur et surtout pour le pire) par l'antiaméricanisme intellectuel français, en particulier entre les années 30 et 50.⁹⁸ Elle incarne toute la frénétique et vertigineuse activité de l'esprit

américain et abrite tous les antagonismes de la société américaine. La ville *métonymise* tous les maux/mots dont l'Amérique est accusée : trop grande, trop quadrillée, trop géométrique, trop chaude, trop sale, trop standardisée, trop bruyante, trop brillante, trop sombre, trop pressée, trop verticale, trop phallique, trop létale, trop isolée, trop exposée, trop dévouée et centrée sur le duo production/argent. Trop pauvre. Trop riche. Trop bariolée d'êtres humains trop différents. Trop inhumaine, trop aseptisée, trop homogénéisée. La ville est destituée d'espaces verts, de cafés, de convivialité, de quartiers, d'horizontalité. Privée surtout de l'Histoire et des petites histoires qui proviennent des effluves de la chaleur humaine, que colportent les concierges, ces hérauts modernes de la culture. Dépourvue des sens qui font prendre racine. Soustraite au pouvoir de l'être humain. Vide, nue et moribonde. Elle est semblable à une immense prison dans laquelle des automates sourient pour se faire croire à eux-mêmes et aux autres qu'ils existent, qu'ils sont libres et heureux.

Un "pas assez," "pas tellement," "parfois," des modulateurs de discours, auraient pu faire l'affaire: manque de degrés. C'est le "trop" qui accuse toute la ville de tout et de rien, du tout et de son contraire. Le "trop" qui trahit l'amblyopie. Le *trop* qui est en trop dans la production littéraire massive et variée de cette époque qui se veut rationnelle.

Devancé par ses trois initiales, B. H. L., Bernard-Henri Lévy, l'auteur *bcbg* à outrance du fameux ouvrage *L'idéologie française* (1981), est l'une des exceptions à cette *exception culturelle française* de la mauvaise pensée. Il s'agit, selon les mauvaises langues, de l'un des derniers spécimens du véritable *homo intellectus* français. Dans *American Vertigo : Traveling America in the Footsteps of Tocqueville*,⁹⁹ publié d'abord aux U. S. A., il tisse une critique justifiée et justifiable aux aspects américains qu'il recense.¹⁰⁰ Il dresse dans son épilogue le tableau d'une Amérique toujours aussi contradictoire, grandiose, puritaine, autocritique, aux affres de la censure exercée par ses concitoyens, exposée enfin, sans peur et sans reproche, aux

critiques du reste du monde.¹⁰¹ Dans son texte, il s'agit d'une Amérique qui se sait exceptionnelle et dont les exceptions constituent des règles contestables et contestées.

BHL n'a pas soustrait les villes américaines de son regard aiguisé: Seattle est même l'élue de son cœur. Néanmoins, à plusieurs reprises, BHL est atteint d'un vertige anti-ville américaine¹⁰² ou anti-ville à l'*anti-américaine*. Par deux fois, il se sert des poncifs et des angles des regards d'autres intellectuels antiaméricains pour fustiger le vertige américain¹⁰³ sans, fort heureusement, se convertir à l'antiaméricanisme. BHL suit ainsi dans ses élans passionnels antiaméricains stéréotypés et ses relents intellectuels anti-clichés deux autres monstres sacrés de la culture française: Louis-Ferdinand Céline et Simone de Beauvoir. Les œuvres *Voyage au Bout de la Nuit* et *L'Amérique au Jour le Jour* 1947 sont, à tort ou trop vite, taxées d'antiaméricanisme. Céline, de Beauvoir et Lévy gravitent entre la fascination et les réticences.¹⁰⁴ Cela donne évidemment le vertige.

Le New York de Céline est debout, sombre, déshumanisé et déshumanisant, aseptique, assujetti au dieu dollar mais les femmes y sont belles, la lumière envahit les ruelles et les pauvres semblent avoir la même vie qu'à Paris. Les concierges manquent à l'appel mais Céline s'adresse pourtant bien aux concierges des hôtels. La contradiction persiste et signe chez Simone: elle trahit la fascination énorme, l'amour même pour le New York de l'après-guerre, où l'abstraction¹⁰⁵ et la mythification¹⁰⁶ règnent. Néanmoins la chaleur humaine guette à la table des rares cafés de la ville (Simone parcourt plusieurs cafés), par la présence trop discrète des concierges, dans la géométrie des rues et entre des lambeaux d'Histoire. La négation de l'individualité n'est-elle pas non plus évoquée par l'existentialisme? Jusqu'à quel point ne s'applique-t-elle qu'à New York.

Les *trop* et les pièces manquantes de la ville sont donc énumérées par des intellectuels français qui ont comme modèle leur ville de Paris. Heureusement, la fascination et la pensée

l'emportent sur les stéréotypes (lus par Simone et qu'elle réfère dans son journal): le résultat est équilibré pour les deux auteurs. Céline s'en prend à cette part noire de la ville qui existe dans toutes les grandes villes (quelque soit le régime : démocratique, communiste, fasciste, etc.) et qui s'abat sur les pauvres. Simone médite sur des concepts philosophiques qui ont trait sans doute à la société américaine mais que l'on retrouve dans chaque société moderne. Ce sont des déterminateurs communs à n'importe quelle ville du monde : la densité et la tension qui y règnent et qui les font vivre saisissent et altèrent l'individualité, le contact humain de qualité et la culture des traditions et des acquis sociaux.

BHL décrit comme suit la ville de Los Angeles.¹⁰⁷ La conférence s'y tenant, ne pas saisir cette aubaine eût été une erreur stratégique.¹⁰⁸

De même qu'il y a un langage des rêves, il y a un langage des villes, plus ou moins bien formé, plus ou moins élégant ou lisible [...]. Car que faut-il pour qu'une ville soit lisible? *Il faut qu'elle ait un centre. Or Los Angeles n'a pas de centre.* Elle a des zones, des quartiers, voire des villes dans la ville qui ont, chacune, une sorte de centre [...] (j'en passe ! la ville ne compte-t-elle pas, officiellement, quatre-vingt-quatre quartiers où l'on parle cent vingt langues ?)[...].

Il faut, deuxièmement, qu'elle ait une limite à partir de laquelle elle se dissout ou se défait. Or Los Angeles n'a pas de limite. C'est avec Tokyo, la ville illimitée, indéterminée par excellence [...] Il faut, troisièmement, qu'elle ait un ou plusieurs points de surplomb d'où elle puisse, comme le Paris de Notre-Dame de Paris selon Hugo, *être embrassée d'un seul regard* [...] la vue cavalière de Hugo [...]. [BHL s'aperçoit que], parce qu'elle est, comme dans la scène d'ouverture de *Mulholland Drive*, toujours identiquement et à perte de vue illuminée, elle a la

propriété de se dérober systématiquement à la double prise de l'œil, mais aussi de l'intelligence.

Il faut qu'elle ait un berceau enfin et que ce berceau soit un berceau vivant. Il faut qu'il y ait, quelque part, un point à partir duquel l'on ait le sentiment que la ville s'est produite et que son mode de production est, aujourd'hui encore, intelligible [...]. (BHL 153-57, je souligne)

B. H. L., de conclure, que L. A. est une:

ville illisible [qui est aussi] une ville sans Histoire. Une ville inintelligible c'est une ville dont l'historicité n'est plus qu'un remords sans âge. Et une ville d'après l'historicité c'est une ville dont on peut, je le crains, prédire la mort prochaine. (BHL 157, je souligne)

L'emploi conjugué des termes "berceau" et "historicité" véhicule le noyau du problème. Leur absence soulignée invoque la sensation de manque de civilisation, de racine de L. A., de l'avis de l'Européen, surtout du Français. Comment donc le même auteur qui s'en prend à ceux qui nient l'existence d'une Histoire des USA peut-il défendre qu'une ville américaine n'ait pas de berceau? Soit vouée à une mort prochaine? Contradictoire? Une caractéristique antiaméricaine. Les villes américaines ont une histoire qui ressemble fort aux tensions et aux enjeux idéologiques du vertige américain. Elles ont sans doute moins de musées et de lieux historiques¹⁰⁹ que les villes européennes (et pour cause, elles sont plus récentes) ce qui ne veut pas dire qu'elles soient moins imprégnées des contingences de l'Histoire, de leur développement, brodées par des vagues successives d'êtres humains différents. On ne peut pas comparer la naissance de la ville américaine avec celle de la ville française. Les aléas et les causes qui ont fait croître les villes françaises, américaines ou japonaises, ne peuvent être perçues à l'aide de critères standardisés. Les villes américaines, même celles

laissées au dépourvu,¹¹⁰ sont à l'image des strates de pensées qui construisent et ont construit l'Amérique.

BHL en profite pour dénoncer la pauvreté à Los Angeles. Y aura-t-il, sur Terre, une mégapole, même certaines communes bien plus modestes, ou l'envers du décor soit autre que celui des pauvres et laissés pour compte? La pauvreté n'est pas le propre des villes: somme toute, les villes savent mieux comment la cacher et la nier que les hameaux d'Afrique, du Juras ou du Nebraska. La mondialisation de la pauvreté n'est pas le propre de la ville américaine et de ce Céline déjà s'en fit l'apôtre. Néanmoins, tout comme Céline et Simone de Beauvoir, BHL est vraisemblablement plus fasciné que dégoûté par la ville américaine : "Qui aime bien, châtie bien."

Trois facteurs m'ont concédé l'opportunité de repenser et de revoir ma conclusion : le temps écoulé ; la suggestion, de la part du département de French and Francophone Studies, d'envisager un texte nouveau pour une publication possible et le dépôt mental du brassage des idées reçues lors de la conférence. Toutefois, je ne renie aucun des mots proférés et, dans un souci de remise en question et de transparence totalement imbu de l'humilité, je dois citer mes propres propos:

Cette exceptionnelle incartade anti-américaine de BHL ne fait que confirmer la règle de son regard exceptionnellement équilibré sur l'Amérique. La ville américaine donne le vertige des sens et de la pensée à l'un des plus forts, cultes et raisonnés des intellectuels français : voici la preuve de l'exceptionnel pouvoir que la ville américaine, donc l'Amérique, exerce encore sur les Français.

Le vertige des sens agrée l'amélioration des relations unies et bilatérales franco-américaines par une attitude d'autocritique constante et de réévaluation des connaissances mutuelles. Pour l'Amérique, objet et sujet de la critique médiatisée, mondialisée, ces écrits de la passion révèlent l'intérêt majeur que sa société suscite.

Ils insufflent l'idée que l'exceptionnalité propre à l'Amérique n'est pas acquise. Cette constatation n'est pas négative : elle devient un critère de plus à considérer dans la gestion de son image.

Les Français devraient réduire leur auto-exceptionnalisation pour paraître moins arrogants, chauvinistes et passéistes dans le regard des autres. Toutefois, en tant que concept théorique, si cette mythique exception est l'un des rouages de la mécanique de l'identité française, mieux vaut le préserver, le penser tout haut et le questionner que de s'en servir comme une arme désuète contre des ennemis qui n'existent pas.

C'est à Los Angeles que le bât blesse et que les plusieurs sens de l'exception française et américaine se rencontrent au carrefour du thème de prédilection de L. F. Céline, Simone de Beauvoir et B.-H. Lévy: la pauvreté. L'image que je garderai de Los Angeles est celle de la présence constante, nue et crue de la pauvreté au royaume du rêve et de l'argent. Ce souvenir est simultanément négatif et positif. Il acquiesce à mon besoin de mieux comprendre les rouages de la société occidentale régissant l'Europe et les USA. Il me permet de mieux me situer dans le monde globalisé et médiatisé. Il me consent le pouvoir de redéfinir mon identité et celle de l'Autre. Il accède à ce que je mette en question des acquis et clichés sociaux et mentaux. Il m'alloue l'opportunité de redessiner les limites des concepts *exception* et *règle*. Je suis revenue paradoxalement plus riche grâce à ce voyage par la pauvreté.

A Los Angeles, la ville illimitée de Lévy, au cœur du monde du cinéma et des sensations payantes, la pauvreté est présente partout, non plus supposée ou masquée par la recherche d'une richesse mentale et culturelle. Elle ne s'y affiche point: elle y vit. Elle y est gratuite et sans fard. Il faut rendre justice à Simone et à Lévy qui prisent particulièrement ce fait américain du contraste pauvreté/richesse car il est étalé et non ravalé entre le *Fashion District* et le *Skid Row* du *Downtown*. Les deux

extrêmes se côtoient d'une façon somme toute quelque peu grossière, au regard de l'Européen.

L'Amérique est associée, surtout par les anti-américains français, au gain, à une activité de fourmilière, pour produire de l'argent. Ils lui reprochent de vouloir être riche et de projeter par les médias, sur les marchés cette richesse dans le monde entier. Néanmoins, rien de moins vrai. L'Amérique est aussi une société de pauvres, de parasites, d'obèses et d'anorexiques mentaux et sociaux. Seuls les intellectuels français, pour la plupart, semblent l'ignorer, dans leurs écrits, préférant vociférer contre l'Amérique gourmande. Ce paradoxe de la pauvreté viscérale chez les riches ne constitue pas un paradoxe exceptionnellement américain. Que dire de l'Afrique, ce richissime continent, voué à une pauvreté sociale, mentale et historique quasi viscérale?

Les intellectuels français visent tout particulièrement, dans leur discours supposément cartésien, le critère de l'obsession matérielle de l'Amérique impérialiste. Ils s'en servent pour lutter contre cette invasion psychologique qu'ils éprouvent en rétorquant par l'étalage orgueilleux de leur richesse et suprématie culturelle. Deux erreurs grossières trahissent leur ignorance et leur orgueil contrefait : 1) l'Amérique n'est pas la terre des riches et celle des pauvres d'esprit ; et 2) La richesse culturelle française n'est pas une exception et, quant même le serait-elle, elle ne pourrait offusquer l'existence et le souci de la pauvreté mentale et matérielle.

Les émeutes d'octobre/novembre 2005, visibles sur toutes les chaînes internationales, ont rappelé aux Français, que la pauvreté matérielle, sociale et mentale existe en France. Que les émigrés aux couleurs variées, et pis, de credo et de « culture » différente, sont ghettoïsés depuis les années 60¹¹¹ dans les "banlieues" (leurs résidents emploient le terme "zone") poulaillers pompeusement baptisés *HLM*.¹¹² Le vocable "français" s'appliquent tout autant à Zinedine qu'à Pedro ou Jean, mais il est préférable d'être blanc ou alors joueur de football pour être citoyen de la République.¹¹³ Le slogan "Black,

Blanc, Beur" n'est pas la traduction banale d'une réalité que l'on ne trouve qu'à Los Angeles, sur toute la ligne de métro aérien 720, entre Downtown N°1 et Santa Monica... pas la peine d'aller si loin: au premier virage, après Roissy-Charles de Gaulle, l'esprit Louis Vuitton et René Descartes disparaît dans la brume du 93, tout aussi polluée que celle des alentours de Los Angeles.

Aussi les intellectuels français antiaméricains se sont-ils spécialisés dans la critique amblyope mais massive de la richesse américaine matérielle doublée d'une totale pauvreté mentale et culturelle. Les rares intellectuels français qui planchent sur l'Amérique d'une forme raisonnée et critique, dans des œuvres moins connues et donc moins vendues (et *vice versa*), s'en prennent (parfois d'une façon erronée ou trop floue) aux causes qui justifient la pauvreté qui sévit en Amérique. Les plus attentifs et curieux scruteurs de l'Amérique sont en passe de révéler qu'il y avait certes 35.9 millions de pauvres en 2003 aux USA, vivant en-dessous du seuil de la pauvreté¹¹⁴ mais encore faut-il se mettre d'accord sur la définition quantitative du dit *seuil*. Une recherche sur Internet du chiffre précis du nombre effectif de pauvres en France est une tâche pointilleuse : les aléas des pourcentages semblent vouloir rendre opaque une réalité honteuse et dévastatrice. Les 40 millions de pauvres aux USA (300 millions d'habitants au 20 octobre dernier) versus les trois millions ou plus de pauvres Français cachés (pour 63,4 millions d'habitants)¹¹⁵ font pâlir les friands des chiffres de la concorde.

Sur le terrain américain ou sur le terroir français, la pauvreté matérielle abonde et n'est plus l'exception mais la règle : alors pourquoi restreindre la critique aux aspects les plus visibles (invasion de la culture de masse, impérialisation, ingérence et/ou isolation politique, etc.) lorsque les intellectuels français pourraient se servir du richissime état de pauvreté des Américains pour essayer de mieux comprendre la réalité américaine et la leur ?

Il vaut mieux ne point juger l'autre par le biais d'un argument qui dévoilerait toute la pauvreté mentale et matérielle de la société française. S'apercevoir que la France, riche de son

histoire et de ses mœurs, est pauvre d'esprit dans sa vision de soi et des autres et constater que la France voit mal ou ne veut plus rien voir est une réalité que l'on ne saurait voir. C'est ainsi qu'une exception devenue règle en Amérique et en France, la pauvreté matérielle, devient le carrefour où deux sociétés se croisent. De fait, la France *pense aussi matériel* mais ne saurait l'admettre, mettant en scène l'argument de l'exception culturelle. Tandis que les Américains mettent tout sur scène y compris leur pauvreté matérielle et leur manque de capacité réelle pour en venir à bout.

Le touriste non américain à Los Angeles a donc l'impression de déambuler sur une scène de *Crash*¹⁶ (Oscar pour le meilleur film 2006) mais il est confronté, par l'odorat, la vue et le toucher, à la réalité du monde qui vit en dessous des lettres mythiques : HOLLYWOOD. "Ceci n'est pas un film" semblent-elles vouloir dire. Tout d'un coup, il se retrouve sur Sunset Boulevard et son regard croise celui d'un *Asian-American*. L'Amérique c'est cela aussi : on en prend plein la vue, dirait-on sur un registre populaire, mais le trompe-l'œil est réservé à Universal Studios. Dans la Rancy de Céline (en 1932), (ou les "quartiers du 9-3" de Villepin avant 2005), la pauvreté était reléguée aux maisons-close, à l'intimité d'un pavillon ou à la cage d'escalier des HLM. Les questions de la laïcité, le mois de novembre de 2005, les effets secondaires de la vie en union (européenne) ont sauté des tiroirs des chercheurs du CNRS (Centre Nationale de Recherche Scientifique) et de l'INSEE (Institut National de la Statistique et des Études Économiques) directement sur les écrans de télévision. Mais il ne s'agissait pas d'un film d'auteur. Parler de la pauvreté est devenu, à proprement dire, une forme d'exception culturelle. Comment pourrait-on, en toute légitimité, sous peine d'encourir le mépris des siens, sans tomber dans la contradiction, évoquer la pauvreté mentale de ceux qui vivent dans un pays si riche et si exceptionnel qu'il en ignore le nombre de ses pauvres matériels?

Un petit voyage à Los Angeles, les communications des Européens et Américains présents à Royce Hall pour parler de la

France et de sa relation avec l'exception suffisent pour saisir toute l'exceptionnelle plasticité du terme "exception culturelle". Elles ne font que stimuler l'appétit pour plus de recherche et d'analyses nouvelles sur les sociétés américaine et française et leurs exceptions nationales. La pauvreté des âmes et des biens matériels ne serait qu'un prétexte. Un pré-texte déjà ourdi d'une forme plus ou moins convaincante par toute une pléiade d'auteurs antiaméricains, équationné et développé avec brio par Louis-Ferdinand Céline et Simone de Beauvoir, repris, actualisé et voué au regard critique de l'Autre, par Bernard-Henri Lévy. Entre prétexte et pré-texte, un terrain vierge s'ouvre au regard critique du lecteur avide de découvertes comme un immense sillon : la pauvreté persiste et signe en France et aux USA. Cette exceptionnelle persistance de la pensée, des mœurs et des statistiques est, malheureusement, l'exceptionnel dénominateur commun aux amblyopes français et américains. L'exception est un état qui permet d'être et de se renouveler : l'Histoire française et américaine ne saurait l'oublier. Le concept de l'exception est l'un des rouages qui régule leur identité. Il n'est fort heureusement pas le seul. Ceci n'est pas une conclusion nouvelle: il s'agirait plutôt d'un nouveau désir de point de départ, sur l'axe entre Paris et Los Angeles. Et *vice versa*.

Notes

⁹³ Le texte que voici est le produit fini, revu et corrigé de la communication « L'anti-américanisme intellectuel français : l'exception culturelle par excellence ? » présentée dans le cadre de la conférence annuelle du département d'études françaises et francophones de l'Université de Los Angeles (UCLA), les 2 et 3 novembre 2006.

⁹⁴ La première: New York en 2003.

⁹⁵ Bernard-Henri Lévy. *American Vertigo: Traveling America in the Footsteps of Tocqueville*. Paris: Grasset, 2006.

⁹⁶ Jean-Benoît Nadeau and Julie Barlow. "Strong language." *Sixty Million Frenchmen Can't Be Wrong*. Naperville, Illinois: Sourcebooks, 2003.

"While we lived there, not a week went by in France without talk of 'l'exception culturelle' (the cultural exception). Since its creation, at the beginning of the 1990s, 'l'exception culturelle' has become the rallying cry of all those who oppose the idea that culture should be left to markets alone. The idea first surfaced during the 1993 round of discussions before the signature of the GATT, where issues of intellectual property and subsidies were on the table for the first time. At the time, the U.S. film industry was calling for the elimination of French film subsidies. French filmmakers and intellectuals rallied together and put forward the concept of 'l'exception culturelle' [...]. The French managed to win over other European countries, then other GATT member countries, with the idea of 'l'exception culturelle'. The World Trade Organization now accepts the notion that culture has to be protected and subsidized.

In the meantime, the term 'exception culturelle' has become a catch phrase the French use to justify any form of resistance to Americanization. French trade negotiators and government officials have become defensive about the protectionist overtones the term has internationally, so they have started to use the expression 'cultural diversity' instead. It is, of course, ironic, that a nation so bent on levelling cultural differences now preaches the virtues of distinctiveness and diversity (174-175).

⁹⁷ Elle-même constituée par un amalgame de notions et de stéréotypes indifférenciés...

⁹⁸ Amnésie momentanée et sectaire sur l'absolutisme, les écrouelles de Louis XIV, les invasions napoléoniennes... et autres mauvaises actions françaises qui sont enseignées sous forme de déguisements mythiques aux petits Français ou carrément omises (jusqu'au 8 mai 2005: le cas du colonialisme français).

⁹⁹ Ce qui a outré plus d'un pseudo-intellectuel: mais, tout à fait normal, puisque BHL écrivait des chroniques mensuelles pour l'*Atlantic Monthly*. Il a également repris les mêmes thèmes chers aux antiaméricanistes. Parfois pour, d'autres contre : le puritanisme, l'argent, le sourire, l'artificialité, le manque de civilisation, la pauvreté et la nature. On s'attendait à plus d'originalité.

¹⁰⁰ D'une forme objective et subjective : le système pénitencier américain, l'invasion en Irak et l'influence, en grande partie négative des *néo-cons* dans l'administration Bush, etc.

¹⁰¹ Dans le sens que Scavan Bercovitch octroie au terme.

¹⁰² Seattle et Atlanta sont les deux villes qui l'attirent le plus et qui comptent le moins de défauts..

¹⁰³ Le titre semble indiquer cette voie puisqu'il renvoie au précepte de l'Amérique malade (*Le cancer américain*. Dandieu et Aron). Il n'en n'est rien : en fait, BHL fait référence au vertige que Benjamin Constant associait à la Terreur. On s'aperçoit, surtout dans l'épilogue, que le vertige actuel de l'Amérique réside dans la politique de certains « néoconservateurs » et dans le vieux tabou que *Katrina* a révélé : la question de la race. Deux vieilles questions américaines : la gestion de la démocratie et des ses habitants. Mais que dira-t-on du vertige récent dont la France a souffert l'hiver dernier ?

L'Amérique a le vertige et donne le vertige : ce qui est positif et négatif. On retrouve un certain équilibre des forces. Le vertige américain est particulièrement vivant dans la ville américaine

¹⁰⁴ *Fascination et Réticences* expression retirée de l'œuvre de Jacques Portes *Fascinations and Misgivings* publiée en 1990 (bibliographie).

¹⁰⁵ Négation de l'individualité et crédo en l'*American Dream*, participation inconsciente dans un système pénitentiaire abstrait du bonheur.

¹⁰⁶ L'impérialisme de l'optimisme et de la foi dans le futur d'où l'incessant sourire.

¹⁰⁷ Lévy, Bernard-Henri. "L'anti-ville." *American Vertigo*. Paris : Grasset, 2006. 153-157. Après avoir cité Barthes "*Une ville, c'est comme un texte*, a dit un jour Roland Barthes" (148).

¹⁰⁸ BHL aurait pu citer en le paraphrasant quelque peu Woody Allen...« Les faubourgs de Los Angeles sont en quête d'une ville »...

¹⁰⁹ Ce qui expliquerait l'obsession du faux et du culte du faux dont BHL parle et qui révèle, de fait, un sentiment d'errance identificatoire, « normal » vis-à-vis du vieux continent, un phénomène dévoilant, certes, un certain sentiment d'infériorité que l'on retrouve aussi chez les pays colonisés.

¹¹⁰ BHL dénonce l'abandon de Buffalo et critique le désamour des américains envers leurs villes.

¹¹¹ Tandis que l'Amérique, à la même époque, prenaient conscience, certes dans la douleur, des affres d'une société raciste, sexiste et limitée, une prise de conscience constamment en cours depuis lors.«

¹¹² Habitation à loyer modéré.

¹¹³ Le critère « fisc » l'emportant cependant pour ce qui est de l'identité.

¹¹⁴ "La pauvreté en France : Observatoires des inégalités." 6 janvier 2007. <<http://www.inegalites.fr/spip.php?article270>>:
La définition de la pauvreté de l'Insee : "Un individu ou (un ménage) est considéré comme pauvre lorsqu'il vit dans un ménage dont le niveau de vie est inférieur au seuil de pauvreté. L'Insee, comme Eurostat et les autres pays européens, mesure la pauvreté monétaire de manière relative alors que d'autres pays (comme les Etats-Unis ou le Canada) ont une approche absolue. Dans l'approche en termes relatifs, le seuil est déterminé par rapport à la distribution des niveaux de vie de l'ensemble de la population. L'Insee le fixe habituellement à 50% du niveau de vie médian tandis qu'Eurostat privilégie le seuil de 60 % du niveau de vie médian. "Le niveau de vie médian est celui pour lequel la moitié des personnes ou des ménages gagne moins."
Attention : la mesure de l'Insee ne comprend pas les revenus du

patrimoine, ce qui minimise le revenu médian et par voie de conséquence le seuil de pauvreté.

¹¹⁵ TV5 "Les Echos" statistique datant du 17 janvier 2006.

¹¹⁶ *Crash* (scénario et réalisation de Paul Haggis; LionsGate Entertainment, 2006).

Works Cited

- Baverez, Nicolas. *La France qui Tombe*. Paris, Perrin, 2004.
- . *Nouveau Monde, Vieille France*. Paris, Perrin, 2006.
- Beauvoir, Simone de. *L'Amérique au Jour le Jour 1947*. Paris: Gallimard/Folio, 1997.
- Bercovitch, Sacvan. *The Office of 'The Scarlet Letter'*. Maryland: John Hopkins University Press, 1991.
- . *The Puritan Origins of the American Self*. Yale: Yale University Press, 1979.
- Céline, Louis-Ferdinand. *Voyage au Bout de la Nuit*. Paris: Gallimard Folio, 1996.
- Duhamel, Georges. *Scènes de la Vie Future*. Paris: Arthème, Fayard, 1930.
- Durtain, Luc. *Quarantième Étage*. Paris: Gallimard, 1927.
- Glusksmann, André. *Ouest contre Ouest*. Paris: Plon, 2003.
- Gohier, Urbain. *Le Peuple du XXe siècle*. Paris: Fasquelle, 1903.
- Lacorne, Denis. *L'Amérique dans les Têtes, un Siècle de Fascinations et d'Aversions*. Paris: Hachette, 1984.
- . *La Crise de l'Identité Américaine*. Paris: Tel/Gallimard, Fayard, 1997.
- Lévy, Bernard-Henri. *American Vertigo: Traveling America in the Footsteps of Tocqueville*. Paris, Grasset, 2006.
- . *La Barbarie à Visage Humain*: Paris: Grasset, 1977.
- Millière, Guy. *Un Goût de Cendres... France, Fin de Parcours?* Paris: Édition de François-Xavier de

Guibert, 2002.

- Nadeau, Jean Benoît & Julie Barlow. *Sixty Million Frenchmen Can't Be Wrong (Why We Love France but not the French)*. Naperville Illinois: Sourcebooks. Inc, 2003.
- Pells. Richard. *Not like us. How the Europeans Have Loved, Hated and Transformed American Culture since World War II*. New York: Basic Books, 1997.
- Portes, Jacques. *Fascination and Misgivings: The United States in French Opinion, 1870-1914*. Cambridge: Cambridge University Press, 2000.
- Revel, Jean-François. *L'Obsession Antiaméricaine. Son Fonctionnement. Ses Causes*. Paris: Plon, 2002.
- Rigoulot, Pierre. *L'Antiaméricanisme. Critique d'un Prêt-à-penser Rétrograde et Chauvin*. Paris: Robert Laffont, 2004.
- Roger, Philippe. *L'Ennemi Américain: Généalogie de l'Antiaméricanisme Français*. Paris: Editions du Seuil, 2002.
- . *Rêves et Cauchemars américains*. Villeneuve-d'Asq: P.U. du Septentrion, 1996.
- Sardar, Ziauddin & Merryl Wyn Davies. *Pourquoi le Monde Déteste-t-il l'Amérique?* Paris: Fayard, 2002.
- Stanger, Ted. *Sacrés Français ! Un Américain nous Regarde*. Paris: Éditions Michalon, 2003.
- Tocqueville, Alexis. *De la Démocratie en Amérique*. [1840] Paris: Folio-Histoire, 1986.
- Wieviorka, Michel. "Les Entretiens d'Auxerre 2003." *L'Empire Américain?* Auxerre:Balland, 2004.

Paroles Gelées
UCLA French Studies

Department of French & Francophone Studies
212 Royce Hall, Box 951550
Los Angeles, CA 90095-1550
frenconf@ucla.edu
<http://www.french.ucla.edu/gradconf>

L'exception française
Negotiating Identity in the
French National Imagery

Paroles Gelées
UCLA French Studies

Volume 23
Spring 2007

Selected Proceedings from
the Eleventh Annual UCLA Department of
French and Francophone Studies
Graduate Student Conference

November 2 and 3, 2006

Paroles Gelées

UCLA French Studies

*Ce serait le moment de philosopher et de
rechercher si, par hasard, se trouvait ici
l'endroit où de telles paroles dégèlent.*

Rabelais, *Le Quart Livre*

**Volume 23
Spring 2007**

Editor-in-Chief: Elizabeth Vitanza

Assistant Editor: Bob Hudson

Sponsors: The UCLA Department of French and Francophone Studies, Eugen Weber Chair of Modern European History, UCLA History Department, the UCLA Fowler Museum of Cultural History, the UCLA Center for Medieval and Renaissance Studies the UCLA Center for European and Eurasian Studies, the UCLA Campus Programs Committee of the Program Activities Board, the UCLA Department of Public Policy, the UCLA Graduate Student Association

Paroles Gelées was established in 1983 by its founding editor, Kathryn Bailey. The journal is managed and edited by the French Graduate Students' Association and is published annually under the auspices of the Department of French and Francophone Studies at the University of California, Los Angeles.

Paroles Gelées

Department of French & Francophone Studies
212 Royce Hall, Box 951550
Los Angeles, CA 90095-1550
frenconf@ucla.edu
<http://www.french.ucla.edu/gradconf>

Copyright © *Paroles Gelées* 2006-2007 by the Regents of the University of California. ISSN.

CONTENTS

Acknowledgements	1
Introduction	
L'Exception française: Exploring the notion of Nation Elizabeth Vitanza and Bob Hudson, Editors	3
Selected Presentations	
Le nationalisme de Barrès : Moi, la terre et les morts Maud Hilaire Schenker	5
Contested Nationalism: Naturalism & Agrarian Tropes in French Films of the Occupation Nicole Casi	27
In Defense of <i>Civilisation</i> : Modernism, Anti-Americanism and the Struggle for Cultural Identity in French Art (1953-1968) Rhiannon Vogl	51
Je ne suis pas de la famille": Queerness as Exception in Gide's <i>L'immoraliste</i> and Genet's <i>Journal du Voleur</i> Olivia Gunn	71
Laïcité in the French public school system: an <i>exception française</i> ? Mireille le Breton	93
L'Antiaméricanisme intellectuel français : l'exception culturelle par excellence? (Revisited) Maria Manuella Coelho Glaziou Tavares	113
